Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier...

Nouvelle série. — Quatrième Année. TRENTE-CINQ CENTIMES N° 312. — Mercredi 5 Septembre 1866

LE NAIN JAUNE
PARAIT
Deux fois par Semaine
LE MERCREDI ET LE SAMEDI

104 numéros par an
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An......*	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois....*	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois..*	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9



Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An......*	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois....*	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois..*	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9

LE NAIN JAUNE

SOMMAIRE

BULLETIN

—

La fin de la semaine a été féconde en événements de tout genre : fermeture des tribunaux, ouverture de la chasse, *premières* à tous les théâtres, sans compter les autres événements d'un autre monde dont l'entrée nous est interdite et que nons pouvons à peine contempler de loin. Mais pourquoi tiendrions-nous à y jeter des regards indiscrets? Restons dans notre domaine; il est assez grand, Dieu merci ! pour suffire à notre ambition présente, et, de plus, semé d'assez de périls pour tenir en éveil notre vigilance et stimuler notre surveillance envers nous-mêmes.

Les vacations sont commencées au Palais : avocats et magistrats ont pris leur volée. Les audiences ont été levées sur un curieux procès, qui fait en ce moment l'entretien de toute la ville. Il faut en parler : mais ce n'est pas non plus une tâche très-aisée que de rapporter, avec tous les développements qu'ils méritent, et en mettant en pleine lumière les enseignements qui en résultent, tous les procès qui se plaident devant les cours et tribunaux, en un temps comme le nôtre.

Cependant comme il nous appartient justement de saisir sur le vif les mœurs modernes, quelle meilleure occasion pourrait se présenter à nous que les démêlés judiciaires de M. le comte de Tolna, chambellan de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, avec son épouse, née Laure de Wilna, qui demande aujourd'hui sa séparation?

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde. Qui eût osé dire, il y a deux ans à peine, à M. le comte Sigismond Festetiez de Tolna, gentilhomme hongrois, d'une instruction solide et variée, d'une expérience menée à sa pleine maturité par quinze ou dix-huit années de voyage dans toutes les parties de l'univers, qu'après deux ans de mariage, avec une femme qu'il n'aurait choisie qu'avec la plus extrême prudence, il en serait réduit à révéler tous les secrets de son intérieur, à soulever les voiles les plus intimes, à éclairer d'une lumière impitoyable et terrible les replis les plus cachés de son existence? C'est là pourtant ce qui lui est arrivé.

Le mariage qu'il paraît avoir longtemps redouté et qu'il avait entouré des précautions les plus scrupuleuses, le mariage auquel il ne s'était résolu qu'avec une peine extrême et après s'être minutieusement assuré qu'il s'y trouverait heureux, le mariage vient de tromper ce vieux garçon, qui avait si bien arrangé sa vie ! N'est-il pas bien à plaindre, vraiment?

Que voulait-il? Epouser une jeune et jolie femme, orpheline, ce qui veut dire sans liens et sans attaches avec le monde; capable de le suivre dans ses voyages auxquels il n'aurait pas voulu renoncer pour la vie de famille; assez patiente pour se plier à ses goûts de fumeur déterminé, assez obéissante pour adopter ses affections politiques; enfin, noble d'une noblesse reconnue et de bon aloi. Tel était le programme de M. le comte de Tolna, et c'est ainsi qu'il voulait sa femme. Il chercha longtemps; les hasards de la vie parisienne le mirent en rapports avec Mme Laure Godefroy, née d'Autrebaude.

Singulière figure que celle de Mme Godefroy! Quelques traits de la plaidoirie de M. Jules Favre disent tout, en ce langage précieux et raffiné qui n'appartient qu'à l'illustre avocat : « Elle a été merveilleusement belle ;
» elle l'est encore à tel point qu'il semble qu'elle ait accompli le miracle toujours rêvé, mais toujours impossible, de l'heureux Josué arrêtant le cours du soleil
» et du temps. Elle appartenait, il faut le dire, au monde
» le plus corrompu de Paris. Toute sa vie elle avait fait
» métier de ses charmes, et elle avait même été compromise dans des aventures odieuses. »

Mme Godefroy, née d'Autrebaude, était chargée de la direction, de l'éducation et du mariage de Mlle Laure de Wilna. Aussi, voyez comme elle sait bien s'acquitter de tout cela, quand M. le comte Festeticz de Tolna, le cœur traversé par une flèche de l'amour, comme dit M. Lachaud, s'abouche avec elle pour traiter de son mariage avec sa belle pupille :

« Avant que de nouvelles entrevues aient lieu entre
» vous et *ma fille*, écrit-elle à l'amoureux chambellan,
» il est indispensable que vous m'ayez bien assurée
» qu'aucun obstacle n'existe ni comme naissance, ni
» comme fortune pour ce mariage projeté. Je vous crois
» trop galant homme pour vouloir inutilement jeter du
» trouble dans le cœur si vierge d'une jeune fille. »

M. le comte de Tolna croit le moment venu de lancer son programme conjugal; il le rédige et l'envoie à sa jeune et belle fiancée, en manière de déclaration :

« Je suis domicilié à Boulogne-sur-Seine, rue Neuve-d'Aguesseau, n° 1.
» Je voyage depuis l'année 1847 pour mon plaisir et mon instruction.
» Je m'occupe de littérature. Je suis directeur propriétaire d'un journal non politique (*le Pèlerin*).
» Je suis bon chrétien; je fais largement la charité.
» Je n'ai jamais eu de maîtresse,
» Je touche le piano et l'orgue,
» Je suis très dévoué à l'Empereur des Français,
» Je voyage sans domestique,
» Je suis un fort fumeur,
» La plus grande partie de ma fortune est déposée à la Banque de France. »

A cette lettre brûlante et passionnée, que va répondre Mlle Laure?

« Monsieur le comte, depuis plusieurs jours j'éprouve le besoin de vous écrire pour répondre aux *confidences* que vous avez bien voulu me faire. Aujourd'hui ma mère me le permet. Je suis heureuse de pouvoir vous dire que, sur tous les points, votre manière de voir et d'entendre la vie est conforme à la mienne.
» Vous aimez les voyages; je les aime aussi;
» Je demande à continuer le dessin et la musique,
» La littérature aura pour moi beaucoup de charmes, lorsque j'en aurai fait plus sérieusement;
» Vous fumez — nous fumerons autant qu'il vous sera agréable de le faire;
» J'aime aussi l'Empereur; il a toute mon admiration;
» Je n'ai, hélas! à vous apporter en mariage que le doux espoir de vous rendre heureux,

(*Et plus bas, d'une autre main, dit Me Lachaud.*)

» Ma jeunesse et ma beauté.
» Maintenant que les choses sérieuses sont dites, voulez-vous nous faire le plaisir de dîner, mardi, avec nous?
» J'espère en Dieu et en vous. »

M. le comte Sigismond Festeticz de Tolna ne trompa point cet espoir si tendrement exprimé; il épousa cette jeune personne qui semblait prête à modeler sa vie sur la sienne. Fut-il heureux quelques jours, au moins? On ne le dit pas.

Ce qui est certain, c'est que madame la comtesse de Tolna plaide aujourd'hui en séparation et demande à faire la preuve de faits si révoltants et si graves que les journaux judiciaires — habitués par état à reproduire bien des énormités — reculent devant certains détails. M. de Tolna n'est pas demeuré en reste avec sa femme : il l'accuse de légèreté, de folies coupables; elle a hâte de courir les grandes aventures, de reprendre son nom de Wilna, et de reparaître sur le turf avec un train, un éclat qui pussent écraser ses compagnes.

Faut-il s'étonner? Non; rien de plus fréquent que ces mésaventures conjugales, en un temps où le mariage se traite par des entremetteuses, comme autrefois les affaires galantes, ou comme une opération, par l'intermédiaire de quelque courtier fort expert et bien gagé!

Faut-il se plaindre? Pas davantage.

Où serait le prix de la vertu, de la conduite sérieuse et digne, du respect des convenances du cœur et du monde, si le mépris de tout cela n'entraînait à sa suite la honte et le malheur? — Quant aux victimes, quelles que soient les sympathies que doivent toujours inspirer les douleurs humaines, il n'y a plus de pitié ni de compassion, dès qu'on sent de part et d'autre un calcul trompé et dès qu'on aperçoit une faute commune que justement expient ces victimes de l'intérêt et de l'égoïsme.

E. Spuller.

UN TRAIN DE PÈLERINS

EN 1866

—

Il s'est passé ces jours derniers un petit événement bien propre à dérider, dans un temps où l'on rit ou trop ou trop peu, les amis de la vieille gaîté nationale.

La métropole du scepticisme et de l'incrédulité a étonné le monde par un acte de ferveur, qui ne manquera pas de produire un effet extrêmement salutaire sur la réforme des mœurs.

Quatre mille Parisiens des deux sexes se ruant à prix réduit dans la voie du salut (ligne du Nord), sont partis en train express pour aller expier les péchés de leurs concitoyens et les leurs en figurant au grand pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer.

Plusieurs paroisses avaient fourni leur contingent :

Saint-Sulpice,

Saint-Séverin,

Saint-Roch, etc.

Un prospectus flamboyant avait chauffé l'enthousiasme des fidèles par l'énumération des avantages « tout à fait exceptionnels » de l'expédition. « On peut y gagner, disait ce poétique document, une *Indulgence partielle* de sept ans et sept quarantaines, chaque jour; plus, une seule *Indulgence plénière*, aux conditions ordinaires. »

Quoiqu'il fût douteux que ces indulgences s'étendissent aux délits qualifiés, cet attrayant boniment produisit le meilleur effet, et notamment dans le quartier latin, parmi les paroissiennes de Saint-Séverin, — et de la Closerie, — à qui les vacances ont fait des loisirs.

Aussi, les convois étaient-ils abondamment émaillés de casaques rouges et de perruques-benoiton.

Après tout, l'Eglise ne repousse pas les pécheresses, et l'on sait, d'ailleurs, que dans cette classe intéressante et fragile la « foi de nos pères » s'est conservée avec naïveté, — à l'état latent : ce sont les Madeleines repentantes de l'avenir.

En attendant, ces pèlerines travaillaient hygiéniquement à leur salut en dévorant les quartiers de volailles de la rôtisserie Dauphine; et dans les compartiments où il n'y avait pas de bourgeois, elles fumaient assez généralement la cigarette en savourant à petites gorgées le kirsch de la fraternité.

La physionomie des convois était un peu bigarrée, mais, en somme, à peu près semblable à celle des trains d'Asnières, de Bougival et de Saint-Germain; et cette analogie même en faisait l'originalité aux yeux de l'observateur, vu le but apparent du voyage.

Seulement, un certain nombre d'ecclésiastiques, escortés d'une garde d'honneur composée de dames des confréries et autres clientes, avaient été mollement installés (à prix égal) dans quelques wagons de première classe, car Dieu protége toujours ses élus.

Ce petit noyau représentait la partie sérieuse, l'aristocratie spirituelle du pèlerinage.

Le reste, la plèbe des secondes classes, c'étaient les pèlerins pour rire, le *pecus urbicum* de Plaute, le bétail laïque et bourgeois, tous les flâneurs et tous les farceurs de la ville, tous ceux qui avaient cinq ou six jours et une dizaine de pièces de vingt francs à dépenser. On y voyait aussi des commis-voyageurs qui avaient saisi l'occasion des prix réduits, et quelques-unes de ces paisibles familles du vieux Paris qui, depuis les temps les plus reculés, se transmettent de père en fils l'audacieux projet « d'aller voir la mer. »

Tous ces pèlerins, sauf les commis-voyageurs, abrutis par le souci des affaires et dont les romanciers ont décidément surfait la joyeuse humeur, tous ces pèlerins, disons-nous, ravis de lâcher pour quelques jours leurs travaux, leur pot-au-feu et le vertueux ennui du foyer domestique, étaient d'une jovialité bruyante. Ils riaient, chantaient, braillaient, imitaient les chants et les cris de tous les animaux connus, buvaient, mangeaient, jetaient par les portières les os et les bouteilles vides, échangeaient d'un wagon à l'autre les interpellations les plus pittoresques, etc. Les trains en marche retentissaient de chants qui ne rappelaient que d'une manière éloignée les *proses* que psalmodiaient sur les chemins les pèlerins du moyen âge, mais qui n'en étaient pas moins d'un effet pittoresque. C'étaient la *Femme à barbe* et autres cantiques empruntés à la liturgie des cafés en vogue.

Au passage rapide de ces joyeuses caravanes, les populations pouvaient se faire une idée de la manière artistique dont le Paris moderne accomplit ses actes de dévotion.

Le prospectus avait solennellement promis aux « fidèles » une liste des hôtels de Boulogne avec toutes les indications pour se loger convenablement à des prix modérés. Mais cette liste, il fallait la mériter, la conquérir en se rendant processionnellement de la gare à la cathédrale. Cette pieuse corvée était le premier des *exercices spirituels* auxquels donnaient droit les billets d'aller et retour. La plupart des pèlerins n'envisageaient cette marche triomphale qu'avec effroi, d'autant plus que sous le bloc enfariné des fameuses listes quelques malveillants flairaient, à tort sans aucun doute, quelque combinaison financière. Cette hésitation avait été prévue, et les impresarios avaient pris leurs précautions : les grilles de la gare étaient fermées, et les pèlerins, prisonniers dans les cours, moitié riant et moitié grondant, durent attendre l'arrivée du clergé, des bannières, et des éternelles jeunes filles vêtues de blanc qui figurent inévitablement dans ces sortes de cérémonies. Un deuxième convoi, qui était à dix minutes en arrière, fut naturellement enveloppé dans le même coup de filet. Enrôler dans une procession 1,500 Parisiens qui s'étaient pris à la glu d'un train de plaisir, c'eût été vraiment l'une des plus belles manœuvres stratégiques de notre temps.

Mais, hélas! les portes étaient à peine ouvertes (et peut-être était-il temps de les ouvrir), que ces insaisissables badauds, dont peut-être on pensait se moquer, s'éparpillèrent de tous les côtés avec des éclats de rire dont les quais de Boulogne retentissent encore!

On ne parvint à mettre en ligne qu'un petit nombre de personnes courageuses, qui allèrent consciencieusement se faire bénir à la cathédrale, pendant que les réfractaires sans scrupules et sans remords couraient lâchement chercher des hôtels et savourer le vermouth.

Ces incidents comiques se renouvelèrent probablement à l'arrivée des convois du lendemain, au moins des convois de Paris, car il en vint un grand nombre de toutes les directions. Les trains de plaisir avaient même été un peu trop largement prodigués; et le débarquement de flots d'Anglais vint encore augmenter l'encombrement. A Boulogne, comme à Calais, les Anglais sont chez eux; ils y viennent comme nous allons à Versailles ou à Meudon; de plus, ils y séjournent en assez grand nombre. Dans cette circonstance, ils étaient accourus en foule, attirés par les régates, et probablement aussi par les fêtes religieuses, car tout est spectacle pour ces originaux d'hérétiques.

Quoi qu'il en soit, la ville fut bientôt submergée de pèlerins de toutes les communions. Les derniers venus ne savaient où nicher, et bon nombre couchèrent à la belle étoile ou à peu près. Heureusement que le temps s'est tenu au beau pendant plusieurs jours. D'ailleurs, tout le monde a sans doute fini par se caser, car on se case toujours, mal ou bien.

Il serait bien consolant de penser que cette affluence énorme est l'indice d'un redoublement de ferveur religieuse parmi nos contemporains. Sous le charme de cette suave illusion, le journal de Boulogne, la *Colonne*, traitait tendrement de « fidèles » et de « pèlerins » tous les excursionnistes.

Hélas! que la *Colonne* connait peu les abîmes du cœur humain!

Les hommes froids qui ont observé de près cette foule de Gentils en goguette savent bien à quoi s'en tenir à cet égard. Mais ne déchirons pas tous les voiles : le désenchantement serait trop amer.

Qu'il n'y ait pas eu, en 1866, de pèlerins réels, sérieux, convaincus, ou du moins que le nombre en ait été infiniment restreint, c'est ce qui, d'ailleurs, ne paraîtra pas trop extraordinaire aux nombreux Français qui ne sont pas abonnés à la *Colonne*.

Quant au pèlerinage, il est fondé sans doute sur ce que la ville était consacrée à la Vierge, dont une image, enlevée autrefois par les Anglais, serait revenue toute seule à travers la Manche, vers le milieu du seizième siècle.

L'église Notre-Dame, but du pèlerinage, est un édifice destiné à être vu de loin; il élève au sommet de la haute ville son dôme, assez semblable à celui du Val-de-Grâce; l'intérieur n'est pas encore achevé. Le journal l'*Événement* assurait dernièrement que cette église, que la réclame a déjà rendue célèbre, serait bientôt une merveille.

Le fait est qu'on y accumule une infinité d'ornements qui la font déjà ressembler à une femme de province trop bien mise. Comme monument, c'est une imitation (départementale) de Saint-Pierre de Rome. L'intérieur de la coupole est d'un effet assez grandiose; mais, sauf quelques belles parties, presque tous les détails de décoration blessent autant les yeux que le goût. Les murailles sont surchargées, barbouillées d'effroyables peintures exécutées, sans aucun doute, par des vitriers nomades. Ajoutez des myriades d'ornements étranges, des cœurs estampés et autres ferblanteries, un plafond de chapelle percé à jour d'une croix destinée, sans doute, à rappeler le Labarum, et de petits trous simulant des étoiles, des trompe-l'œil, des sujets dont certains personnages sont peints, tandis que leurs camarades se détachent orgueilleusement en relief, et autres machines ingénieuses qui plongent dans le ravissement les bourgeois vertueux, mais qui ressemblent plus à des *trucs* de théâtre qu'à des œuvres d'art, et surtout d'art

religieux. L'autel envoyé de Rome par le prince Torlonia est brillant de porphyre et autres matières; il paraîtra fort beau à ceux qui aiment le genre italien moderne. On en a fait la « consécration » pendant le séjour des pèlerins.

Moyennant cinq francs d'entrée, on pouvait se payer cette sublime douceur.

Il paraît qu'il n'y avait guère que des Anglais. Ce jour-là, suivant les prospectus et les affiches, Mgr Dupanloup devait prêcher; mais soit qu'il ait eu mal à la gorge, soit pour toute autre cause, il n'a pas paru.

En résumé, l'intérieur de Notre-Dame de Boulogne, avec son clinquant, ses verroteries, ses pièces montées, ses cartonnages, ses ors appliqués, ses peintures qui crèvent les yeux, ses marbres bigarrés, ses ornements excentriques, etc., est tout à fait dans le goût des églises italiennes : les marchands de figurines et les fabricants de vierges dorées ont passé là, voilà ce qui se reconnaît au premier coup d'œil, et il paraît qu'en effet les travaux ont été dirigés par des *artistes* italiens. A Boulogne-sur-Mer on a encore des illusions.

Signalons aussi, comme détails touchant le temporel, une manière de sous-sol décoré du nom pompeux de *crypte*, et dont l'entrée coûte 50 c. par personne, un bureau de loterie qui était installé dans une des chapelles, enfin un magasin d'imagerie et d'articles « religieux » attenant à l'église, et qui présente ses comptoirs hospitaliers juste à l'ouverture de l'une des portes de sortie.

La partie la plus intéressante du pèlerinage est la grande procession qui se déroule à travers les rues de la ville et dont le simple défilé ne dure pas moins d'une heure et quart. La mise en scène en est splendide, et (s'il est permis de comparer le profane au sacré) il est douteux que l'Opéra puisse organiser une pompe aussi riche et aussi variée comme costume, comme personnel et comme accessoires. On y voyait jusqu'à des jeunes filles costumées en anges et ayant au dos deux grandes ailes de carton doré qui seraient fort incommodes dans la vie privée, mais dont elles paraissaient aussi fières qu'embarrassées. Jugez donc, avoir été choisie pour jouer le rôle d'un ange, n'est-ce pas le plus beau des certificats de bonne vie et mœurs? Cela ne vaut-il pas une dot?

La marche était fermée par six ou sept évêques en costume pontifical, mitre en tête et crosse à la main, qui s'avançaient en bénissant impartialement la foule, y compris les Anglicans, les Parisiens, les Auvergnats, etc., qui fumaient leur cigare sur les trottoirs, dans un silence respectueux.

Le lendemain, le premier convoi des pèlerins de Paris quittait la patrie de M. Sainte-Beuve par un orage épouvantable.

En montant en wagon, deux des jeunes personnes signalées plus haut résumaient trivialement leurs impressions.

— Qu'est-ce que t'as trouvé de plus chic à Boulogne?

— Les Anglais, les bains de mer et les crevettes.

Et le convoi roula majestueusement, hélas! vers Paris.

Louis Combes.

THÉATRE DE L'ODÉON

—

Représentation d'ouverture. — *Le Maître de la maison*, drame en cinq actes, par MM. Edouard Foussier et Jules Barbier.

Le maître du logis, dans la pièce nouvelle de MM. Barbier et Foussier, c'est l'amant, un désagréable, un insupportable amant. Il donne, dans la maison, des ordres aux domestiques qui l'appellent *Monsieur*; il est impertinent avec tous, même avec sa maîtresse; il essuie ses bottes sur les tapis et fume son cigare au nez du mari; au salon, il tient le dé et gouverne la conversation. Enfin, il affiche effrontément ses amours, car il est mal élevé; il fatigue tout le monde de ses vaniteuses prétentions, car il est artiste. Artiste musicien. Je l'eusse préféré poète.

—

Pourquoi ce vénéneux personnage n'est pas d'abord éconduit; pourquoi le mari, un honnête homme, ne le jette pas dehors du bout de ses pincettes, c'est là l'idée même de la pièce.

Quand le banquier Dubourg, pour la première fois, a eu dans la main les preuves de la trahison, quand il a su, à n'en pas douter, que l'amant de sa femme s'asseyait tous les jours à sa table et se chauffait à son feu, il a résolu de faire justice et sur-le-champ. Un sourire de sa fille l'a retenu. Cette enfant a huit ans et Dubourg ne veut pas que son avenir soit compromis par un épouvantable scandale; pour elle, il ne veut pas que le nom d'une mère retentisse à la Cour d'assises. S'il succombait d'ailleurs, il laisserait son enfant dénué de ressources— car sa fortune, tant s'en faut, n'est pas encore faite—et il la laisserait livrée sans défense aux mauvais exemples de sa mère, aux entreprises d'un misérable capable de tout. Dubourg ne peut s'y résoudre : il s'attache héroïquement un bandeau sur les yeux; il s'engage vis-à-vis de lui-même à tout ignorer, à tout supporter jusqu'au jour où il aura marié sa fille. Alors il agira et paiera aux coupables l'arriéré de sa patience. Placez à côté de ce mari la femme qui ne demande pas mieux que de se débarrasser de sa fille, mais qui entend garder son amant; l'amant, qui pour se faire un sort, veut épouser la fille de sa vieille maîtresse; et vous aurez les principales données du drame tel du moins qu'il a dû se présenter d'abord à l'esprit des auteurs. L'idée ne manque ni de puissance, ni d'intérêt; elle entre dans le vif de la vie moderne. Voyons si l'exécution y répond.

—

L'exposition, quoique un peu longue et présentée en un style vieillot — le style est ce qu'il y a de plus faible dans la pièce — réunit toutes les conditions exigées par le métier. Le sujet en ressort clairement et tous les personnages, même M. Dubourg qui ne paraît que plus tard, sont présentés au public sous leur aspect véritable. Il n'y a plus de surprise possible.

Dès le second acte, l'action s'engage. Un jeune architecte, Armand Lestrelle, a fait à Trouville la connaissance de la famille Dubourg. Il s'est épris d'Henriette, la fille du banquier; et il l'a demandée en mariage à son père, qui la lui a accordée. D'un coup d'œil Armand Lestrelle a jugé la situation; il a tout compris; il sait ce que valent Mme Dubourg et son amant; mais sûr de la femme qu'il a choisie, il est décidé à passer outre. On est réuni chez Dubourg pour la signature du contrat. Francis Lormier, le musicien-amant, qui veut à tout prix faire manquer le mariage, se livre à une débauche d'impertinences et de grossièretés telle que la tante d'Armand refuse de donner, par sa présence, son assentiment à l'union qui se prépare, feint une indisposition et se retire. On n'en procède pas moins à la lecture du contrat. Mme Dubourg, excitée par Francis Lormier, veut faire modifier certaines clauses qui lui déplaisent. A ce moment, M. Dubourg retrouve, dans l'intérêt de sa fille, la volonté qu'il a laissée dormir pendant dix ans, et oppose, aux prétentions de sa femme, un veto tout-puissant. Le notaire offre la plume aux deux fiancés et aux membres de la famille. Tous signent. Francis Lormier, à son tour, se présente; mais Armand Lestrelle saisit la plume et la brise. « Elle ne servira plus, » dit-il. Cette scène est fort belle; je ne craindrais pas de la comparer, dans une note sérieuse, à la célèbre scène du contrat des *Faux-Bons hommes*.

—

J'en ai assez dit pour que l'on puisse déjà saisir le vice capital du *Maître de la maison*. Nous ne sommes qu'à la fin du second acte et la pièce semble finie. En réalité, elle l'est. Henriette est mariée; son père est libre de sa vengeance, et d'ailleurs Francis Lormier n'a plus d'intérêt à rester l'amant de Mme Dubourg. La pièce est donc finie, si bien finie que pour la continuer, pour la recommencer, les auteurs sont obligés de fausser leur idée première et de modifier le caractère du banquier Dubourg. Si, en effet, la longue patience de ce mari peut se tolérer, c'est à la condition que le lendemain même du mariage il se transforme et que le débonnaire fasse place au justicier. Pas du tout : Dubourg se laisse amollir par le spectacle du bonheur de sa fille, et il lui suffit que Francis Lormier ne le brave plus par sa présence et mette quelque discrétion à ses visites pour que sa rancune s'amortisse, et qu'il continue son rôle d'aveugle volontaire. Il s'est si bien habitué à avoir peur du scandale qu'il lui en est resté quelque chose. Trop indulgent décidément ce mari de 1866.

—

Les choses iraient ainsi leur petit train, et il n'y aurait pas de raison pour qu'elles changeassent jusqu'au moment où Francis Lormier se lasserait décidément d'une liaison désormais sans profit et irait chercher fortune ailleurs, si Mme Dubourg ne commettait un acte d'une audace inutile et inexplicable. Elle ne veut rien moins qu'imposer son musicien dans la maison de sa fille. De là, une scène vigoureuse et d'un grand effet. C'est Henriette elle-même qui refuse sa porte à l'amant de sa mère, c'est elle qui le chasse, c'est elle enfin qui fait cette exécution suprême en usurpant l'autorité de son père. Je le répète, la scène est saisissante, mais elle rend la situation de plus en plus inextricable. Et, dès ce moment, on pouvait prévoir que les auteurs n'en sortiraient pas à leur avantage, qu'ils ne trouveraient pas un dénoûment à la fois naturel et intéressant.

Et, en effet, le quatrième et le cinquième acte sont très inférieurs aux trois premiers. Le scandale a éclaté. Dubourg ne peut plus s'abstenir. Un duel est devenu inévitable. Il a lieu. Le mari et l'amant se battent au pistolet, à cinq pas. Francis Lormier tombe raide mort. Quant à Dubourg, il s'en vient, avec une balle dans la poitrine, mourir chez sa fille, où il a encore le temps d'accorder à la femme coupable un demi-pardon.

Ce dénoûment brutal, et qui ne dénoue rien pour vouloir tout dénouer, a été accueilli froidement par le public qui avait salué, d'unanimes acclamations, les beaux passages du deuxième et du troisième acte.

—

J'ai omis de signaler au quatrième acte une scène excellente, celle où l'amant et la femme mariée, Francis Lormier et Clarisse Dubourg, s'adressent de mutuels reproches :

— « Sans vous, dit Francis Lormier, je me serais marié.

— Avec qui? avec ma fille?

— Avec une honnête femme.

— Je l'aurais plainte, celle-là...

— Soit... Mais j'en ai assez, je donne ma démission. »

Tout ce dialogue est rapide, poignant et d'une vérité, d'une crudité qui donnent froid.

—

On voit par ce compte-rendu sommaire les principaux défauts du *Maître de la maison*. J'ajouterai que les personnages, tout en étant assez vivants, sont en général dessinés d'une main un peu hésitante. Les types sont flottants et mal arrêtés. Qu'est-ce, par exemple, que Francis Lormier? Au commencement de la pièce un Tartuffe, au milieu, un effronté et qui se relève à la fin par une sorte de bravoure. Quelques personnes au foyer rendaient responsable l'acteur qui joue Francis Lormier, M. Laroche, de la couleur indécise du personnage; je ne saurais être de ce sentiment et je trouve au contraire, étant données les difficultés, le rôle très-bien composé. M. Laroche a réussi à donner à son personnage un semblant de vie et de réalité. C'est là un effort qui lui fait le plus grand honneur. Dans l'ensemble, la pièce est aussi bien jouée que possible et on y sent la main sûre d'un metteur en scène de premier ordre, qui ne s'épargne pas, voit tout par lui-même et ne néglige aucun détail. M. Paul Clèves (Armand Lestrelle) a besoin de se débarrasser d'un peu de sécheresse, il n'est pas très sympathique, mais il dit juste. Mlle Antonine (Henriette) est la grâce et l'ingénuité mêmes. Mlle Périga qui tient le rôle de la femme coupable ne s'est pas trop gâtée au boulevard. Je l'ai entendu placer entre Mmes Fargueil et Favart; c'est aller un peu vite. Toujours est-il qu'elle ne s'est pas montrée incapable de jouer la grande comédie. Quant à M. Tisserant (le banquier Dubourg), il a mis au service de MM. Fous-

sier et Barbier la science dramatique et l'autorité que l'on sait. Au dernier acte sa mort est très touchante, mais pourquoi meurt-il si longuement?

En somme, la soirée d'ouverture de l'Odéon a été très brillante. Le tout Paris des premières représentations y était. Cette belle salle, si spacieuse et si commode, rajeunie et rafraîchie, avait un air de fête du meilleur augure pour la direction habile qui inaugurait ce soir là sa prise de possession.

A. Ranc.

POESIE

—

ROGER DE BEAUVOIR

Maintenant qu'à Paris les faiseurs de gazettes
Ont cessé d'agiter leurs funèbres grelots,
Qu'en leurs récits grossiers les conteurs en disette
Ont exploité sa mort pour amuser les sots ;

Maintenant que tous ceux qui n'ont connu sa vie
Que par de vains reflets, des lueurs de falot,
Comme on ne voit, le soir, sur la mer obscurcie,
Le navire qu'aux feux du fanal dans le flot,

Ont fait d'un jour de deuil une dernière fête
Où son nom réveillait le lecteur endormi ;
Peut-être appartient-il, maintenant, au poëte
Qu'il nommait son plus jeune et son dernier ami.

Roger, — tu le savais, — et ta vie, et tes œuvres,
J'en avais découvert tous les trésors cachés :
Elles peuvent siffler, les obscures couleuvres ! (1)
Je serai le ramier de tes gazons séchés.

Ma strophe aura pour toi les ailes de colombe
Qui, voltigeant autour du caveau de la mort,
Semble parler d'amour au marbre de la tombe,
Et, rêveuse, le cou sous son aile, s'endort.

Non, tu ne seras pas qu'un buveur de champagne
Dont les vers jaillissaient de l'écume du vin,
Toi, que les grands étangs dormant dans la campagne
Troublaient, jusqu'à pleurer, de leur calme divin ;

Toi, que l'oiseau qui vole et le lys qui se penche
Rendaient mélancolique et doux comme un enfant,
Que l'Océan, qui meurt aux sables d'Arromanche,
Devant l'horizon vide a vu rêver souvent.

Ah ! comme ton regard aimait suivre les voiles
Que le matin teignait de sa vive clarté,
Et qui, le soir encor, fuyaient sous les étoiles,
Comme les souvenirs d'un passé dévasté !

Non, ils ne t'ont pas lu, ces légers journalistes,
Pour parler si gaîment de toi ; pas un ne sait
Qu'à ton heure, tu fis, comme Ovide, tes Tristes,
Dont les pleurs sont plus vrais que les pleurs de Musset.

A Paris, dans les bals, aux feux des girandoles,
A Madrid, jeune et fier sous le ciel espagnol,
A Venise, couché sous le drap des gondoles,
Dans les Alpes, suivant les aigles au grand vol,

Partout où tu vécus, consumé par les fièvres
D'espoir ou de regret dont ton front a pâli,
Partout, où tu sentis se briser à tes lèvres
La coupe de cristal de l'amour ou l'oubli,

Où, couleuvre éternelle, aux cuisantes morsures,
La trahison humaine a passé sur ton cœur,
Le sang a dégoutté vermeil de tes blessures,
Et tu sus, ô Roger, faire aimer ta douleur.

Et moi, moi qui veillais en ces jours de souffrance
Où des amis anciens si peu t'ont consolé,
Je sais, ô cher martyr, toujours grand d'espérance,
Quelles larmes alors sur mon front ont coulé.

Hélas! pourquoi faut-il qu'un souffle les essuie,
Ces pleurs si pénétrants, du cœur au cœur tombés,
Qu'ils se sèchent, ainsi que les gouttes de pluie,
A l'air frais du matin, sur les rameaux courbés ?

Puis, quand je faiblissais, tu t'écriais : « Ma mère ! »
Et ce mot te rendait plus tendre, mais plus fort,
Et tu baisais parfois cette image si chère
Que ton regard voilé cherchait jusqu'en la mort.

O vieil enfant sublime en ta douleur naïve,
Tu peux mourir : ton âme est pure en son adieu
Comme le flot d'argent d'une source sans rive
Qui coulerait du ciel pour rejaillir vers Dieu !

Adolphe Perreau.

Août 1866.

(1) Allusion au délicieux volume de vers trop inconnu de Roger de Beauvoir : *Colombes et Couleuvres*.

THÉATRE DES FOLIES-MARIGNY

—

Première représentation de *Dans le pétrin*, folie-opérette en un acte, par M. de Sorant, musique de M. Nargeot.

Il y a chez M. Montrouge, comme chez tous les directeurs de théâtre de genre, ses collègues, quelques artistes et beaucoup de personnes qui ne le sont point, mais qui en tiennent l'emploi.

C'est surtout le côté des dames qui foisonne de ces revues de fantaisie, jeunes émancipées que les brillants exploits de Marie Colombier, Blanche Pierson, Hortence Neveux, Nathalie Manvoy, Massin et autres célébrités de théâtre et d'ailleurs empêchent de dormir.

Il entre plus de huit-ressorts et de robes à queue dans leurs combinaisons que de talent dramatique. Pour elles, la scène est un lieu d'exhibitions séductrices à l'adresse des petits jeunes gens de l'orchestre qui aspirent au sceptre galant du feu duc de Gramont Caderousse.

Mon Dieu, je ne dis pas cela pour leur être désagréable, à ces pauvres demoiselles; il y a des cas où je les trouve charmantes, mais en général elles ne valent pas.... comment dirai-je?.... ce qu'elles peuvent valoir en particulier.

Et pour en venir au *Pétrin* de M. de Sorant, lui aussi ne vaut pas plus mal que beaucoup d'autres pétrins dans lesquels on se fourre, au théâtre comme à la ville.

C'est toujours l'histoire d'une femme qui trompe son mari, ce qui arrive tous les jours, et plus souvent la nuit que le jour. Il n'y a ici que ce cas particulier, c'est que le mari est un pâtissier, et qu'alors il est bien plus dans le pétrin qu'un autre, parce que pâtissiers et boulangers ne peuvent faire de la bonne pâte sans pétrin. Puis, il y a aussi l'amant de la femme du pâtissier, qui se met dans le pétrin pour être mieux à même de mordre à la brioche conjugale. Et, enfin, il y a encore de la musique dans ce pétrin...... il y a de tout, même des airs connus et trop connus.

Qu'y a-t-il de plus ?

Il y a une débutante, Mme Boisselot, qui n'est ni jeune ni jolie, mais qui sait chanter et jouer passablement.

Elle se met dans le pétrin, beaucoup mieux qu'elle ne saurait le croire, cette chère dame, car elle tombe là au milieu de toutes ces élégantes personnes dont je parlais, avec un peu de talent pour tout bagage.... et vraiment ce n'est pas assez.

Fort agréable spectacle d'ailleurs, que celui qui se donne aux Folies-Marigny. La direction Macé-Montrouge, couple d'artistes celui-là, par exemple, a su tirer depuis quelque temps un très-bon parti de cette bonbonnière où Madame de Chabrillan a éprouvé des malheurs. Incontestablement la revue de *Bu qui s'avance* et les *Virtuoses du pavé* ont été deux œuvres dramatiques des plus courues, l'année dernière, et c'est le fait d'un directeur intelligent de les avoir mises en train.

Durant cette saison d'été, M. Montrouge a également montré du savoir-faire, en composant son affiche de petits actes aimables et gais, comme *Monsieur qui s'amuse*, de notre confrère Félix Savard, *Dona Franboisias*, du maître en l'art de rire Commerson, et *Sous les toits*, du spirituel rédacteur en chef du *Figaro-Programme*.

MM. Lacombe, Vernier, Maxnère, et Mlles Fossy, Malvina, Moïna, Harel, mènent leurs rôles fort bon train.

Seulement, je soupçonne que la saison d'hiver est beaucoup plus favorable à ce petit théâtre, quoiqu'il soit établi dans un quartier champêtre. L'hiver, en effet, les fleurs sont bien plus estimées à Paris, et les jardiniers de serre chaude beaucoup plus empressés à les cultiver.

En ce temps de collégiens et de provinciaux en vacances, mauvaise affaire pour l'agitation des grelots de la folie.

La folie est essentiellement parisienne, et c'est l'hiver qu'elle prend ses ébats.

Viennent les ramoneurs de cheminée et les marchands de marrons, avec une grande machine de l'inimitable William Busnach, beaucoup de gilets en cœur à l'orchestre et vous verrez comme on s'amusera aux Fol.-Mar., mon très cher ! !

Eugène Ceyras.

LES FLEURS

—

SOMMAIRE.

Un piédestal pour deux insectes. — Outrances de l'homme. — Circonstances atténuantes écartées. — Je vous vends mon corbillon; qui met-on ? Désolation. — Un œil pourpre.

Qui veut en être et profiter d'une rapide occasion ? Qui veut tenter une excursion dans le domaine des papillons et des abeilles? Qui veut parcourir avec nous ce frais, ce prismatique royaume dont la créatrice du miel bourdonne sans cesse les ivresses fortunées, dont l'insecte omnicolore fut sans doute jadis le Christophe Colomb ? Laissez-vous mener à la découverte des fleurs. Rien de pur, de charmant, de naïf, ne peut-il plus désormais nous émouvoir, enragés que nous sommes devenus sur nos vieux jours de positivisme et de gravité gourmée ? C'est un triste abus de laisser à deux bestioles inconscientes leur privilége rayonnant. Quel renversement s'est opéré-là ? Pourquoi, bonne mère Nature, fermons-nous l'oreille à vos riants secrets, les yeux à votre austère coquetterie ? De n'accorder à vos grâces souveraines que l'aumône d'une pédante ironie, cela est-il bien généreux à nous, les obligés de votre fécondité ? J'ai grande hâte, vraiment, de produire à l'encontre un avis opposé pour ne pas avoir plus longtemps la conscience grevée.

C'est un produit bizarrement dépravé que le cerveau de l'homme, et qui servirait aisément de texte à de curieux commentaires (et quand je dis l'homme, j'ai besoin, pour plus de franchise et de clarté, de déclarer que j'entends parler ici de l'homme intelligent). Voilà, certes, un composé dont les éléments disproportionnés, tout en se disciplinant selon de certaines lois, ont bien de la peine à rentrer dans l'ordre même de la nature, à ne pas perdre la mesure exacte, à ne pas rompre l'équilibre natal, à ne rien troubler de cette balance harmonieuse des facultés et des aptitudes qui constitue l'idéal humain dans son dosage le plus juste et les plus strictes proportions. Observez bien, en effet, comment procède l'homme. Toujours en quête de l'aventure, enclin pour retenir l'ombre à lâcher la proie, dédaigneux des trésors qu'il embrasse, ne voyant de bien qu'au haut et au loin, soit dans les gouffres noirs, soit dans le bleu des empyrées, *ecce homo*. Le reconnaissez-vous ? Est-il ou non pétri de la façon dont je le dépeins ? Tracé-je son signalement avec ou sans connaissance de cause ? Etonnez-vous, après cela, qu'un tel brouillon divinise les conquérants, qu'il trouve joli de lancer, en solennels ricochets, le caillou de l'Histoire tout le long des interminables périodes égyptiennes. Etonnez-vous qu'il soit besoin de lui jeter aux yeux de la poudre de mondes, et que, ces yeux ingrats, une douce fleurette n'ait plus le don de les humecter ni de les émouvoir.

C'est la grandeur des aspirations de l'homme qui fait son infirmité sur ce point, je le veux bien reconnaître, et cela même pourtant ne l'absout pas à mon sens. Avec un peu moins de hâte il reconnaîtrait dans la fleur l'abrégé des sphères, la merveille des merveilles divines et humaines, un élixir d'étoiles, une géométrie brillante et pure dont toute ornementation, toute architecture même peut ne sembler qu'une pâle copie, depuis la structure des mondes jusqu'à la coquille du limaçon. Combien de fois n'a-t-on pas comparé à l'étoile le lis ou

l'aster? Qu'est-ce donc aussi que cette famille des *radiées?* Le soleil, l'ostensoir sont-ils comparables en éclat à ce prestigieux pissenlit dont les charmes ingénus ont fait l'émerveillement de toutes les enfances successives? Est-ce que les architectes égyptiens dédaignaient la fleur du lotus? Ne distingue-t-on pas dans l'art du moyen-âge un gothique *fleuri?* N'est-ce pas l'acanthe, n'est-ce pas le lierre qui, par leurs contournements heureux, communiquent une grâce auguste aux chapiteaux de nos temples? D'après certains archéologues, le vieux Saturne aurait été le premier tyran (1) qui jeta sur ses épaules un manteau d'écarlate. Avec votre permission, ce n'était pas un ambitieux vulgaire celui qui jalousait ainsi le pavot des champs. Ainsi, partout et toujours, nous retrouvons la fleur au sein même des âges fabuleux, jusqu'en cet Eden où plongent ses racines d'argent comme des fils enchantés. Et si nous pouvions seulement tracer l'empreinte de nos talons sur l'orbe X très inaperçu de nous par-delà la dernière des nébuleuses, nous y retrouverions la fleur, encore la fleur, et toujours la fleur.

Qui donne plus l'idée de la gravitation que ces incomparables parfums pour lesquels nous avons une propension naturelle, qui ouvrent à nos âmes un champ magique illimité, qui mettent le cœur et la pensée sur la trace perdue des perceptions incommensurables? Où trouver un plus féerique bienfait, de plus chastes sollicitations? On dirait d'un songe déjà commencé dans une vie antérieure, et dont la suite se compléterait au présent numéro. Rien qu'à la pensée de ces aromes subtils, on voit vaguement se creuser tout un demi-cercle de nez en bonne fortune, et l'on comprend mieux pourquoi la nature a doué d'ailes les êtres choisis voués à la poursuite des baumes printaniers. Certes, dame Nature eût failli à ses premiers comme à ses plus sérieux devoirs, en ne donnant à la mouche à miel que des rames, en n'accordant que des roues aux instances du papillon.

Transportez-vous, soit par la pensée, soit par la vapeur, au giron pressé des grandes villes, dans la région turbulente où les moellons fleurissent, tout au plus épais du marc que les foules harassées laissent en fermentant. Il fait sombre; il fait lourd et boueux. Il a plu... mais non pas toujours dans votre escarcelle. Votre œil va s'incruster dans un mur qui vous barre l'étendue et la liberté. Et justement à ce moment vous avez trouvé moyen de douter de votre meilleur ami, du chien qui se lamente à vous attendre au logis, presque aussi de vous-même. Vous venez de soulever la corbeille aux soins, et vous en avez trouvé le contenu lourd. Vous avez touché à vos consolations, non sans remarquer qu'elles vous ont laissé du fard aux doigts; vous les embrassez, c'est du rouge qu'elles vous laissent maintenant à la joue. Vous vous sentez perdu, démis, écrasé, accablé par une désorganisation interne, un chagrin irrémédiable. Pas moyen d'appeler au secours, emprisonné comme on l'est dans un cercle d'indifférents qui amortirait vos cris; se laisser suffoquer dans l'air, de même qu'on suffoque dans l'eau!.... Il le faut donc? Comment est-ce devenu la seule chose praticable au moment même où l'éclair d'un vrai visage humain semble s'être manifesté à vous? Comment dédoubler ce mystère et cette fatalité? Et c'est, à bien sonder ce phénomène, une mine vermeille et souriante qui vous a glissé dans l'âme par les yeux. Ce qui vous est apparu, c'est un teint frais, ce sont des yeux limpides et alertes, — quelque chose de la femme, et quelque chose de la bouquetière aussi. Miracle! Vous voici tombé, tête baissée, dans un marché aux fleurs: « O » chères années disparues, où donc êtes-vous? Vous » avez fui... mais de quel côté de l'horizon? J'ai de » bonnes jambes encore; je vais courir en éperdu, en » fou, en désespéré, en maniaque, et il me faudra bien » alors, années de mon enfance, finir par vous retrouver. Comme ils se railleraient impitoyablement de » moi, bon Dieu! les dignes gens qui m'entourent, si » je leur racontais que ce fut un œil rouge qui le premier de tous me fit palpiter le cœur! Sans doute ils » m'accuseraient d'imposture, et jamais je ne dis plus » loyale vérité. Ils maintiendraient que cela n'est pas » naturel, et jamais rien ne fut plus près de la Nature. » Hélas! de quel œil festonné et sympathique elle me » regardait pourtant, il y a tantôt quarante années, » cette primevère pourpre des jardins, cette suave » *printanière* (comme on la nomme peut-être encore en » mon village), dans ce parterre microscopique qui fut » un instant le mien! Etait-ce donc un œil, ou bien » n'était-ce qu'une collerette? *Discrimen obscurum.* » Hélas! le doute réside au fond de toutes choses. Mais » pourquoi disséquer mon bonheur? Qu'ai-je à y gagner? Œil ou collerette, j'ai voué à cet objet un » culte au plus profond de moi-même, et, si j'ambitionne à mon lit de mort quelque chose, c'est la » fraîche impression que me laisserait son suprême regard; car d'avoir du noir dans l'œil en de tels moments, malpropre le trouverais-je. »

JACQUES DESROSIERS.

(*La suite au prochain numéro*).

(1) *Antiquité des Gaulois*, par dom Pezron, qui cite une phrase de Tertullien.

HISTOIRE

D'UN

FAIT DIVERS

(NOUVELLE)

—

Suite.

Deux amants séparés, dont l'un au moins est bien décidé à ne pas renoncer à l'autre, ne peuvent manquer de s'écrire longuement et fréquemment. Chaque lettre d'Olivier se terminait ou par des questions pressantes, auxquelles il fallait répondre, ou par des emportements qu'il fallait calmer, ou par des doutes et des désespoirs auxquels Emmy sentait encore plus le besoin de venir en aide. Ces lettres étaient apportées par Victorine, vaincue par les prières de M. Martel, et les réponses d'Emmy étaient jetées par elle-même à la poste. Il se passa donc plusieurs jours pendant lesquels Mlle Maria n'eut aucune occasion de prouver sa bonne volonté.

Mais, une fois qu'Emmy venait de terminer une lettre pour Olivier, elle se sentit si épuisée, si défaillante qu'elle ne put sortir. La fatigue d'avoir à combattre ses plus chers désirs, la continuité de cette lutte, les exigences imprudentes de son amant, tout cela enfin la brisait. Elle éprouvait des éblouissements; un cercle de fer lui serrait les tempes; les jambes lui manquaient. Forcément, elle s'assit et, pendant longtemps, elle chercha en vain à se remettre. Une demi-heure après, un peu plus forte, elle mettait son chapeau quand M. Talmant rentra:

— Où allez-vous? lui demanda-t-il.

— Prendre l'air un moment.

— Vous êtes folle! il pleut; il n'y a dehors que des gens affairés et vous n'avez rien à faire, restez.

— Mais, enfin, j'ai mal à la tête.

— Raison de plus! Y pensez-vous? Restez, vous dis-je, votre santé m'est trop chère pour que je puisse céder à un tel caprice.

En parlant ainsi, il la regardait d'un air si haineux qu'elle frémit. Elle ôta son chapeau et se retira dans sa chambre. Mais Olivier! qu'allait-il devenir? lui qui attendait toujours sa lettre avec des transports d'impatience, lui qu'une heure de retard pouvait jeter dans une crise de doutes, de suppositions extrêmes, et peut-être pousser à de folles démarches.

En songeant à cela, Emmy médita de sortir malgré la défense de son mari. S'il s'en apercevait, comme c'était probable, eh bien, une fois de plus, elle subirait ses insultes, peut-être même le contact de sa main brutale... Qu'importe? Olivier n'attendrait pas. Mais une pensée l'arrêta: cette démarche exalterait les soupçons de M. Talmant; il pouvait la tenir enfermée et désoler Olivier bien autrement.

Elle appela la bonne et la chargea de quelques commissions de ménage; puis, au moment où cette fille sortait, elle la rappela. Elle hésitait cependant encore; un instinct la retenait; mais, en pensant à l'inquiétude d'Olivier, elle se décida:

— Ah! tenez, Maria, cette lettre que j'oubliais. N'y manquez pas.

D'un œil inquiet, elle suivit la bonne jusqu'au bas de l'escalier.

— Il n'y a plus rien à craindre, se dit-elle ensuite; dans quelques minutes la lettre sera partie.

Mais, tandis qu'Emmy s'applaudissait de ce mauvais pas franchi, sa lettre revenait à la maison dans la poche de Maria, qui la remettait à M. Talmant.

La vue seule de cette adresse: A *M. Martel*, écrite de la main d'Emmy, persuada Gervais qu'il était un mari trompé. Et dès lors, cette persuation, rien ne put la modifier, même quand il lut ce passage:

« Non, Olivier, je vous l'ai dit, et sur ce point vous « me trouverez toujours invincible, je ne veux point « sacrifier ma fille. Je ne puis pas la laisser à son père, « qui la rendrait malheureuse et l'élèverait mal, et nous « n'avons pas le droit de lui arracher sa famille et sa « fortune, le milieu où elle est née, pour lequel elle « est faite, et, sans doute, la considération sociale « qu'elle perdrait aussi bien que moi. Toutes ces choses, « pour nous, sont de bien peu de valeurs en comparaison de notre amour; mais la volonté de « l'enfant et sa destinée ne nous appartiennent « pas. Elle porterait tous les maux de notre situation « sans partager notre bonheur, et plus tard la faute de « sa mère serait un obstacle à son mariage. Dieu me l'a « donnée, mon bien cher ami, c'est pour que je l'élève « et la protége. Celle que vous aimez ne s'appartient « plus. »

Mais il lut et relut, en frémissant de rage, les phrases où s'accusait le plus vivement la chaste passion de cette pauvre femme, heureuse d'être aimée. Lire n'est pas comprendre. Ce que nous voyons partout et dans tout, en réalité, c'est nous. Aux yeux de M. Talmant, Emmy ne pouvait être qu'adultère. Ses luttes, ses refus, n'étaient que les répugnances d'une femme qui craint le scandale. Elle préférait se donner à l'abri du toit conjugal.

Alors, une épouvantable colère s'empara de lui. Ah! on le trompait! lui! Sa femme le trompait! Elle osait le trahir! Elle ne l'aimait plus! Mais c'était odieux! Mais elle était indigne, cette femme, de manquer à ses devoirs d'épouse, ainsi! Eh quoi! ce n'était pas assez qu'on lui ravît sa maîtresse! Sa femme le trompait! Mais, véritablement, ils étaient insensés de l'irriter à ce point! Car enfin, il se vengerait! Il ne se laisserait pas ainsi désoler et bafouer; non! quand il devrait abîmer le monde, se perdre lui-même!

Il était dans un de ces paroxysmes sous l'empire desquels un sauvage saisit sa hache et frappe; mais Gervais, nous l'avons vu, s'il était violent, savait se maîtriser. La vie civilisée lui avait donné cette somme de prudence, qui est la seule conscience de beaucoup de gens.

Il ne lui vint pas à l'idée une fois que la faute d'Emmy était la conséquence naturelle, presque inévitable, des siennes; qu'il était justement puni; que délaissée, mal traitée par lui, femme, elle avait aimé pour ne pas mourir. Non, doué par son sexe et par sa fortune, de tous les avantages dans l'ordre social, il avait toujours trouvé cela naturel, et sa réflexion ne s'était appliquée jamais qu'à ses intérêts. Ne trouvant point sous sa main de croyances toutes faites, incontestées, il n'avait pas pris la peine de s'en former et n'en avait pas senti le besoin, tant il était occupé de vivre. Il n'était point d'humeur à passer sa vie dans une recherche incertaine, et se contentait de croire à son existence et à son plaisir. Sa parole était railleuse, ironique — superficiellement. Il avait reconnu tant de différences entre la parole et l'acte; il avait tant entendu parler de morale par ceux qui n'avaient, ainsi que lui, d'autre culte que leur intérêt, que toute expression de beaux sentiments le faisait rire, dans le *Moniteur* aussi bien que dans la *Gazette*, et dans la conversation comme au sermon. Il ne manquait pas d'amis. Le fond de ses idées était celui de bien d'autres, qui se trouvaient être, les uns bons, les autres mauvais, selon le gré de la nature et des circonstances. Plusieurs fois, nous l'avouerons, il était arrivé à M. Talmant de trouver du plaisir à obliger, ce qu'il avait fait, en conséquence, avec bonne grâce et empressement. Ses amis disaient de lui: c'est un bon vivant, excellent, quoique un peu vif.

Mais en cette occurrence, où il se sentait frappé au plus vif de son être, dans ses désirs, dans son orgueil, il n'appartenait tout entier qu'à mille projets de ven-

geance et de haine, sans considération d'aucune autre sorte. Il s'estimait atteint dans ses droits les plus sacrés, et de la manière la plus coupable. Pourquoi ne l'aurait-il pas cru, puisque l'expression la plus arrêtée des croyances humaines en fait de justice, la loi, lui affirmait qu'il avait le droit de faire ce qu'il avait fait, et que l'infidélité d'Emmy, au contraire, était un crime digne des plus sévères châtiments? Ce n'était pas dans le désordre de son courroux qu'il pouvait réviser ce qu'avait décidé, de sang-froid, la sagesse des hommes.

Il s'abandonna donc, très logiquement, à toute sa colère. Non-seulement Emmy, soutenue par sa famille, lui était un obstacle, mais elle devenait sa honte. Oh! pourquoi l'a-t-il épousée? Que ne peut-il s'en débarrasser! Entrave insupportable qui le gêne à chaque pas! Menace perpétuelle contre son honneur! Ah! s'il etait libre! ou veuf! L'espoir seul du mariage aurait bientôt ramené Léocadie dans ses bras. Mais il le lui laisserait espérer toujours, bien que cette créature belle et passionnée lui convînt mieux cent fois que la pâle Emmy, cette créature niaise et perfide. Oh! Léocadie! l'impétueuse! la voluptueuse! l'insinuante! Il l'aime! il la veut! il la lui faut!

Quand ses premiers emportements se furent un peu calmé, M. Talmant se jeta dans son fauteuil, devant son bureau, et, le front dans ses mains, il tomba dans une longue et profonde méditation.

André Léo.

(*La suite au pochain numéro*).

MEMENTO

—

La démission de M. Drouyn de Lhuys, comme ministre des affaires étrangères, vient d'être acceptée. M. Drouyn de Lhuys devient membre du conseil privé, et est remplacé au ministère par le marquis de Moustier, ambassadeur de France à Constantinople.

— Les théâtres continuent à renouveler leurs affiches. Les premières représentations se succèdent rapidement, la véritable saison théâtrale est inaugurée; c'est l'hiver qui commence. Après l'Odéon et l'ancien Petit-Théâtre, aujourd'hui Théâtre des Folies-Saint-Antoine, vont venir les Délassements, le Théâtre-Déjazet, les Fantaisies-Parisiennes et le Théâtre-Italien. Ce dernier théâtre nous promet des merveilles pour cette année. Déjà la liste des artistes engagés est affichée. Nous y trouvons les noms de la Patti, de La Grua, de Fraschini, Zucchini, Selva, etc., etc.

— On parle du mariage probable de Mlle Nilsson avec le fils d'un riche banquier de Londres.

— Nous trouvons dans différents journaux, parmi les réclames payantes, la note suivante, un chef-d'œuvre de réclame :

» Demain matin dimanche, le numéro de la *Petite Presse* sera illustré extraordinairement. Il contiendra les *portraits fidèles des sanguinaires Vaudoux exécutés à Haïti*; celui de Ponson du Terrail, *auteur de Rocambole*, et enfin celui de *Rocambole lui-même* entouré des principales scènes du roman. Inutile de dire que ce numéro sera enlevé en arrivant à Lyon. »

— Ces jours derniers le bruit s'est répandu que M. Courbet venait d'être atteint d'une attaque d'apoplexie. Cette nouvelle est heureusement complétement controuvée. Le peintre d'Ornans ne s'est jamais mieux porté.

— M. Eugène Razoua, un des écrivains les plus distingués de la *Vie parisienne*, publie à la librairie Achille Faure un volume plein de récits amusants : *Souvenirs d'un spahis*.

— Il ne nous appartient pas de rendre compte de la brillante soirée d'ouverture de l'Odéon. Mais nous tenons à constater le grand succès obtenu par le *Maître de la maison*, afin de féliciter la nouvelle direction qui, composée d'hommes d'élite, a droit à toutes nos sympathies.

— Les journaux de Lyon nous annoncent que la montgolfière l'*Aigle*, des frères Godard, dont on se rappelle les nombreuses mésaventures à Paris, n'a pu exécuter son ascension promise pour la fête du Grand Camp. Une ascension d'un petit aérostat à gaz a dû la suppléer.

— Les promeneurs des boulevarts s'arrêtaient jeudi, vers les six heures du soir, pour suivre des yeux un ballon de forme étrange qui filait au-dessus de Paris, dans la direction du nord. C'était le nouveau ballon, le *Cylindre*, qui venait d'exécuter son premier départ de l'Hippodrome. L'essai du nouveau ballon avait été confié à M. Camille d'Artois, l'intelligent aéronaute, qui a su maîtriser le terrible ballon le Géant, dont il a si habilement et heureusement dirigé les trois dernières descentes à Bruxelles, Lyon et Amsterdam.

Le *Cylindre*, dont le nom indique suffisamment la forme, est découpé dans des proportions élégantes malgré leur bizarrerie. — M. d'Artois, accueilli par un veut assez vif à la descente, a su éviter un bois voisin, et vers sept heures, choisir un arrêt dans une plaine, près de Bobigny, sur Bondy. — Il dirigera, dimanche prochain, à l'Hippodrome, la seconde ascension du *Cylindre*.

— On lit dans un fort remarquable livre du docteur Menville : — *Choléra — Traitement préventif et curatif*, livre paru depuis quelques jours :

« Au commencement du mois de septembre 1865, j'ai publié un opuscule sur le choléra et sur son traitement préventif et curatif. La réapparition du fléau parmi nous m'engage à présenter de nouveau une description exacte des symptômes prémonitoires et des signes graves et frappants qui caractérisent le choléra confirmé, et à faire connaître les heureuses modifications que j'ai introduites dans la médication des symptômes cholériques, en formulant un nouveau traitement, qui, basé sur la cause et la nature de cette cruelle maladie, est regardé comme le meilleur moyen d'une guérison radicale la plus prompte et la plus sûre. »

Le docteur Menville qui est, on le sait, un de nos médecins les plus distingués, est encore l'auteur d'un *Guide médical de la famille*, destiné à rendre de véritables services. Le traitement des maladies des jeunes filles et des femmes y est surtout fort développé. Nous reviendrons sur les ouvrages du docteur Menville.

— La manie des timbres-postes va être probablement remplacée par une toquade non moins curieuse. On signale à l'hôtel Drouot la mise en vente d'une collection de bandes de journaux, dont la plus ancienne remonte à l'an 1600.

— Le premier numéro de *Paris Cascade*, journal hebdomadaire, littéraire, critique et satirique, vient de faire son apparition.

Que le rédacteur en chef, M. Léon Rossignol, me permette d'emprunter le mot de la fin à sa fort amusante causerie.

C'était chez M. Philarète Chasles.

Un poète chevelu venait de prendre la parole en vers :

Les deux amants s'en allaient sur le lac,
Se regardant prunelles dans prunelles,
Lorsque devant les lueurs éternelles,
Extasiée, elle cria : cristi !...

— Pardon, cher poète, fit M. Viennet, mais voilà une singulière rime : en y mettant la meilleure volonté du monde, *ac* ne peut rimer à *cristi*.

— Comment, monsieur, vous êtes dans l'erreur, j'ai toujours entendu dire : *Lacryma christi*.

Michel Mortjé.

PROFILS ET GRIMACES

—

MADAME K...

Les persiennes sont closes et les rideaux baissés. Un demi-jour harmonieux règne dans le salon. Poussez la porte, entrez; madame vous attend.

Elle est indolemment couchée sur une causeuse, en train de bercer dans son esprit on ne sait quelles chimères. Elle a un délicieux minois mignon, des yeux pétillants et des cheveux noirs chiffonnés. Sa taille s'assouplit, se balance et se plie. Ses jupes frissonnent, sa voix caresse, son rire éclate aux oreilles comme le léger tintement d'une clochette d'or.

—

Elle vit dans son intérieur, au milieu d'un luxe exquis, loin des bruits du monde. Elle a peuplé son charmant hôtel de fleurs, de statuettes, de chinoiseries et de souvenirs. Paresseuse et nonchalante, elle attend que ses adorateurs viennent égrener le chapelet des plaisirs chez elle.

Son cœur est fermé depuis longtemps déjà aux passions romanesques. A force de le presser, le ressort s'est cassé. Maintenant l'idéal a peu d'attraits pour elle, et les belles passions poétiques glissent comme des patins sur le lac de son âme.

—

Son nom est un hiéroglyphe et sa vie un mystère. Elle ne va ni aux fêtes ni au théâtre. Elle se montre à peine au bois de temps à autre, tout de noir habillée, voilée, sanglée et ravissante.

Sa plus grande occupation est de se donner des charmes. Elle sait effacer avec un art infini les dégâts de l'âge; tous les matins, elle demande à la pomme d'api et au koholl les brillantes couleurs de jeunesse, flétries sous le souffle ardent des folies nocturnes.

Elle se plait dans la soie et le velours comme une femme turque dans le bain. Elle s'habille et se pare pour elle-même. Dans ses emportements et dans ses ivresses, elle veut se rouler sur de riches pelisses jonchées de fleurs, aspirer un air imprégné de parfums enivrants, promener ses prunelles en feu sur de splendides ameublements et des draperies lamées d'or.

—

Elle a déclaré la guerre aux femmes; jamais une fille d'Eve n'a mis le pied dans son salon. Elle ne reçoit que des hommes, et encore, de jeunes hommes.

Ses journées s'écoulent en apparence monotones. Le beau corps enveloppé dans un blanc peignoir aux larges plis; les cheveux presque dénoués, éparpillés en grappes chatoyantes, à l'aventure, sur les épaules nues, elle se promène souvent dans son appartement féerique, cause avec son perroquet vert, joue aux quatre-coins avec son king's-charle, fume des cigarettes et même des cigares.

Parfois, elle s'assied au piano, se regarde dans un miroir de Venise, au cadre d'argent ciselé, prend une pose languissante, et tapote un peu, en gazouillant des ballades amoureuses, des romances tendres, tout comme une jeune pensionnaire qui sort du couvent.

—

Puis le soir arrive. Le salon s'éclaire; le boudoir se pare; chaque vase, chaque jardinière s'épanouit de fleurs. Madame met une robe rose, bouffante, gazée, diaphane, à grandes rayes alternées mates et luisantes. Elle enferme sa taille flexible dans un bout de corsage en velours grenat; coiffe ses cheveux avec de longues brindilles d'or, se poudre, se musque, se fait des mouches, choisit les plus séduisantes mignardises de sa collection.

—

Ses habitués sont peu nombreux, mais fidèles. Ils l'entourent, la caressent du regard, la flattent; ils lui content les anecdotes piquantes et les histoires graveleuses de la ville.

Elle écoute souriante et pâmée. Elle cause peu par intervalles, à soubresauts, sans trop étudier ses phrases et sans viser à l'esprit. Tout ce qu'elle veut, c'est de réveiller, par son attitude et ses airs penchés, des idées vagues et douces, des sentiments qui flottent dans une nacelle étrange, sur un lac bleu.

Peu à peu, son regard s'anime et le sang de ces messieurs s'épice.... Alors ses paupières nacrées se ferment à demi; sa lèvre frémit agitée par une volupté âpre et suave; son âme s'endort comme bercée par un concert de désirs.

—

On joue et l'on soupe. Elle jette comme cela, au hasard, sur une carte quelconque, quelques pièces d'or. La perte ne l'émeut pas, et le gain ne l'amuse guère. Elle ne joue que pour faire aller le baccarat et pour donner des distractions à ses bons amis.

Au souper elle ne soupe presque pas. La table est dressée, le lustre allumé; la nappe éblouit, les couverts étincellent. Elle s'avance et s'assied; elle est là, en quelque sorte, comme un ornement, comme un surtout splendide et vivant, qui fait des gestes et qui parle. Mais elle suce à peine une écrevisse, ou gobe, du bout de sa fourchette, une caille au gratin, ou tortille l'aile d'un coq de bruyère, en arrosant le tout de quelques petites gorgées de vin de Chypre.

—

Après le souper, ces messieurs s'en vont, et elle se retire, exaltée et rêveuse, dans sa chambre à coucher. C'est une pièce ravissante, faite pour une passion qui

commence; un vrai nid d'oiseau, frais, douillet, mignon. Sur une étoffe rose, glacée d'argent, se drape une mousseline des Indes parsemée d'étoiles. La cheminée est en malachite; les meubles sont en porcelaine; le lit, une corbeille blanche, est soutenu par des colonnes torses en ivoire, incrustées de corail.

Elle se déshabille, fait des papillotes et se couche; ses membres où la main de l'Amour semble avoir éparpillé des feuilles de rose, disparaissent sous une vague de batiste et de guipure blanche; sa chevelure éclate comme l'aile d'un corbeau sur l'oreiller.

—

Ce réduit mystérieux n'est éclairé que par une lampe en albâtre sculpté, à taches fauves et jaunes, suspendue au plafond en lapis-lazuli au moyen de longues chaînettes en filigrane. On n'y voit presque guère. On entend seulement, parfois, au milieu de la nuit, des soupirs étouffés et des mots brûlants. On dirait que madame n'est pas seule; qu'elle cause ou qu'elle rêve; qu'elle poursuit dans le sommeil des fantômes étranges qu'elle a dorlotés dans son esprit pendant le jour.

—

Le lendemain, à l'heure où le soleil ouvre à l'orient son éventail d'or, un homme sort par la petite porte de l'hôtel. Cet homme a les yeux hagards et l'allure chancelante. Sa barbe rougeâtre sent le bitter, et son linge est maculé d'absinthe. Il a le sourire cynique et il mâchonne des bouts de cigares...

Les mauvaises langues disent qu'il est l'amant de madame. Mais, qui sait! il n'est peut-être que son pédicure.

E. DE NAVARRE.

ÉCHOS DE PARIS

—

Deux cas se présentent ordinairement, lorsque l'on reçoit une lettre anonyme.

Dans le premier, on ignore le nom de l'individu qui a commis cette insanité, et l'on déchire et l'enveloppe et la lettre.

Dans le second cas, on reconnaît le nom du monsieur; alors on se transporte chez un marchand de cannes, on achète un bon fouet à chiens, ça vous coûte dix francs.

C'est un peu cher, mais le plaisir passe la peine.

Et on administre alors au délinquant la plus sanglante volée qu'un homme ait infligée à un méchant bipède.

* * *

Je n'avais jamais reçu de lettre anonyme.

Mon dernier article sur la fête d'Enghien m'a valu cette faveur.

En entrant au journal, suivant l'habitude, on m'a remis, au milieu de divers billets, d'ailleurs insignifiants, une lettre écrite sur du papier à chandelles et datée de Enghien-les-Bains, le 29 août 1866.

Il paraît que dans cette localité il n'existe pas de papier à lettres.

* * *

J'ai cru reconnaître la main inhabile qui m'a décoché ce trait inepte et émoussé. — J'ai aussitôt voulu utiliser le second moyen. Mais mes amis m'ont démontré que je n'avais pas de preuves et que ma manifestation ne pourrait me conduire que devant le juge de paix.

Or je professe la plus haute estime pour les magistrats, mais j'avoue que je ne tiens pas du tout à comparaître devant eux.

* * *

Je n'ai qu'une réponse à faire au plat valet qui s'est permis de m'écrire.

Je lui dirai :

« Vous savez aussi bien que moi le nom que l'on donne à » celui qui n'ose signer une lettre. Si donc en descendant » au fond de votre conscience, en admettant toutefois que » vous en ayez une, vous rougissez de votre conduite; si » vous voulez avoir le courage de vous nommer, je suis » tout prêt à payer la modeste somme de dix francs pour » me procurer la petite jouissance dont je parlais plus » haut. »

Sur ce, en voilà assez.

Trop même.

—

Autre temps autres mœurs.

Nous ne sommes plus à l'époque si près de nous encore où le moindre flonflon guerrier savait trouver le chemin du cœur des peuples.

C'est étonnant comme tout ce fatras est loin de nous et comme on en est revenu du régime traîneur de sabres; je suis même convaincu que le fameux couplet :

Ah! qu'on est fier d'être Français!

Ne recueillerait aujourd'hui que bien de maigres bravos.

Où est le temps où Levassor, cet artiste complet, qui connaissait bien son public, où est le temps où Levassor monta cette fameuse scie que tous les soirs ont applaudissait à tout rompre.

Il la chantait sur l'air de :

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu.

L'orchestre jouait très fort, et le dernier mot seul pouvait être entendu.

Tra la la la la la la la la France.
Tra la la la la la la la la Français.
Tra la la la la la la la la vengeance.
Tra la la la la la la la la succès.
Tra la la la la la la la la victoire.
Tra la la la la la la la la ennemis.
Tra la la la la la la la la gloire. } *bis.*
Tra la la la la la la la la conquis. }

* * *

C'est très drôle, c'est presqu'aussi joli que de la poésie de M. Catulle Mendès...

On hurlait, on criait.

Eh bien! aujourd'hui, Levassor recevrait des pommes cuites s'il accomplissait, comme il le faisait jadis, sérieusement cette charge.

Et n'en déplaise à certains journalistes, qui ne sont pas de mon avis, je trouve ridicule de donner sur des scènes sérieuses des pièces militaires qui ne seraient bien placées qu'au cirque avec un peu de canons autour.

N'en déplaise à certains journalistes, on ne peut admettre un cours de chauvinisme public, et ce qui me console, c'est que le public est de mon avis.

—

Un personnage que par amour de la couleur locale on pourrait nommer, quoique sans raison, le prince Trois Etoiles, s'est fait une assez jolie réputation d'homme pingre et ladre.

Cependant, ayant eu, ces temps passés, une forte démangeaison de prodigalité, il fit construire un cabinet de toilette sur l'une des ailes extérieures de l'hôtel qu'il habite en plein Paris.

* * *

Le cabinet, assez semblable à une cage d'écureuil en saillie, est tout entier en verre poli et donne sur le jardin de Mme de S.

Mais comme le naturel ne perd jamais ses droits, même ses droits d'auteur, le prince trois étoiles oublia, il paraît, de mettre des rideaux à ce boudoir aérien.

* * *

Ce que voyant, Mme de S. a été indignée.

Elle a pensé que ce nouveau trait d'économie, — non politique, — était un attentat à sa pudeur de jeune veuve.

Aussi vient-elle d'assigner le prince Trois-Etoiles devant le juge de paix de son arrondissement.

* * *

On ajoute qu'en apprenant ce fait, le pingre s'est écrié :

— Madame de S. oublie que, de mon côté, je puis la poursuivre en calomnie.

— Comment cela? lui demanda-t-on.

— Parce que, répondit-il, elle m'accuse de changer de linge!

—

Un inventeur, dont l'invention n'a pas pu et ne pourra jamais être perfectionnée, espérait être décoré au 15 août.

— Voilà bien de la fatuité, disait un de ses amis, car il ne pourrait jamais porter sa décoration.

— Pourquoi cela? répliqua-t-on.

— Parce qu'on porte la croix sur un paletot, sur un habit, sur une redingote, mais jamais sur une veste.

—

Une dame, qu'il était facile de reconnaître pour une étrangère à son teint bruni et à ses grands yeux noirs, entra, il y a huit jours, dans la loge d'un concierge de la rue de la Paix et demanda, en mauvais français, un appartement qui était à louer.

La maison lui plut, elle voulut l'arrêter.

— Je dois vous prévenir, madame, lui dit alors le concierge, que le propriétaire ne veut ni chien, ni chat, ni enfants.

— Mes enfants sont morts, répondit fièrement la visiteuse, qui n'avait pas l'air de très bien comprendre.

— Très bien, madame, alors nous pouvons conclure.

Et la location se fit séance tenante.

* * *

Hier la nouvelle locataire vint pour emménager. Elle arriva accompagnée de six enfants, des garçons espiègles de quatre à treize années.

— Comment, s'écria le concierge scandalisé, six enfants! Mais vous m'avez trompé, madame; quand je vous ai demandé si vous aviez des enfants, vous m'avez répondu que vous n'en aviez pas, qu'ils étaient morts!

— Je vous ai dit, en effet, répliqua l'étrangère, que mes enfants étaient *Maures*, ils le sont tous de naissance, comme moi; mais je ne vous ai pas dit que je n'en avais pas.

On plaide.

—

J'ai appris les fiançailles d'une jeune et charmante cantatrice, avec le fils d'un riche banquier de Londres.

C'est la première fois que la renommée s'occupe de l'avenir de Mlle Nilson.

Quant à la Patti, trois ou quatre fois par an ses bans sont publiés avec les plus fortunés mortels des cinq parties du monde.

On a annoncé le mariage de la charmante Adeline avec 1 Français, 3 Russes, 2 Italiens, 4 Espagnols, et bien d'autres,

Sans compter que l'on m'a affirmé à moi que l'on voulait lui faire épouser son beau-frère.

Eh! eh! bonne affaire pour M. Strakosch.

* * *

Il est vrai que peu de jours après la nouvelle est démentie, heureusement.

Qu'il me soit permis d'espérer que la liste des publications de mariage de Mlle Nilson n'est encore qu'à son aurore.

Qu'il me soit également permis d'écrire un paragraphe de dix lignes ayant pour titre :

CONSEILS A UNE CANTATRICE QUI DÉSIRE SE MARIER.

1° La cantatrice qui désire se marier fera bien de renoncer à ce désir.

2° C'est immoral, mais c'est plus sûr.

3° Bon nombre d'unions théâtrales sont là comme preuve à l'appui de ce que j'avance.

* * *

4° Si elle est recherchée par un homme du monde, un des puissants du jour, chose qui n'est point rare et qui est bien tentante, elle prendra une balance; dans l'un des plateaux elle installera le jeune homme blond ou brun qui lui apporte son cœur, sa main et entre les deux un nombre respectable d'actions bien cotées à la Bourse.

* * *

5° Dans l'autre plateau elle mettra pêle-mêle, son art, la scène, la gloire, les bravos, les bouquets, cette vie fiévreuse et idéale, ses *mille êtres* adorateurs de chaque soir.

* * *

6° Si ce dernier plateau l'emporte, elle mettra à la porte le jeune homme brun ou blond, en lui disant : — Vous ne pouvez faire mon bonheur et je me sens incapable de faire le vôtre.

7° Si au contraire l'heureux amoureux d'une étoile fait pencher le fléau, l'artiste ne se dépêchera pas d'accepter.

8° Elle réfléchira que malheureusement l'amour ne dure pas toujours et qu'une fois le prestige de l'alcôve envolé, elle regrettera amèrement ses triomphes d'autrefois.

9° Elle verra un avenir tout gros de jalousies rétrospectives, de mouchoirs trempés de larmes, etc., etc.

10° Elle songera qu'en allant au théâtre elle éprouvera un affreux chagrin.

* * *

11° Si malgré toutes ces réflexions sérieuses elle accepte, elle aimera énormément son époux, et celui-ci, lassé de ce trop plein de bonheur conjugal, reprendra avant longtemps sa vie de club, de coulisses et de courses.

12° Il faudra donc quelle savoure sa passion en gourmande avare, et qu'elle l'infiltre à doses légères à M. son époux.

13° Enfin, elle fera beaucoup mieux de ne pas se marier.

—

M. B***, un monsieur qui a un gros ventre et que l'on heurte chaque fois que l'on va à la Bourse, est marié à une femme qui lui en fait voir de jaunes.

Lui, d'ailleurs M. B***, est d'ordinaire très-complaisant.

* * *

Cette année, il a une volonté dont sa femme n'a pu le faire démordre.

Il a empêché sa femme d'aller aux bains de mer.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, disait Mme B*** à une de ses amies, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais rien n'a pu le persuader. Quand ces animaux-là ont quelque chose dans la tête, c'est fini. *On ne peut pourtant pas les prendre par les cornes.*

—

La scène se passe dans un hôtel meublé d'une ville de bains de mer.

C'est Mlle G** qui est l'héroïne de cette histoire; Mlle G*** connue par ses nombreuses liaisons qui se succèdent les unes aux autres avec une étrange rapidité...

C'est la nuit. Une nuée d'insectes vient fondre sur le couple de voyageurs.

— C'est ignoble, dit Mlle G***, c'est dégoûtant. D'abord, moi, je ne peux pas dormir sitôt que j'ai une punaise à côté de moi.

— Ah bien, moi, fait le monsieur, ça ne me dérange pas, tu le vois.

—

A LA SIXIÈME CHAMBRE.

Le président. — Prévenu, votre nom ?

Le prévenu. — Trouillon.

Le président. — Votre position sociale ?

Le prévenu. — Employé de la Compagnie Riché.

Le président. — Mais vous avez une autre profession, vous étiez peintre en bâtiment ?

Le prévenu. — C'est vrai, mon président, mais j'ai été obligé de renoncer aux arts, je ne peux pas supporter l'odeur de la peinture.

GEORGES PRADEL.

Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne. — Prix d'entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 c.

Le Rédacteur en chef, CASTAGNARY.

Nous signalons à l'attention du public un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce produit est la *pommade philocome* de la *Société hygiénique*, dont l'entrepôt est rue de Rivoli, n° 79.

Cette préparation est onctueuse et fondante; elle rend les cheveux brillants et souples, les fait épaissir et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et, par conséquent, ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules. C'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *pommade philocome* de la *Société Hygiénique* que les odeurs d'une suavité douce, fraîche et salutaire; elle doit à ces précautions et aux soins apportés dans sa préparation l'avantage de ne point occasionner des migraines ou maux de tête si souvent produits par les pommades de la parfumerie ordinaire.

—

« Les dentifrices du DOCTEUR J. V. BONN nous ont été présentés et leurs formules soumises à notre examen; nous n'hésitons pas à déclarer que nous avons pu reconnaître en ces produits les qualités essentielles de tout bon dentifrice, nous en recommandons volontiers l'usage. »

(*Courrier médical*).

Les dentifrices J.-V. Bonn sont composés sans le secours d'aucun acide et privés des substances excitantes ou brûlantes généralement employées; leurs formules, fruit de savantes recherches et d'une expérience consommée, présentent ensemble deux qualités qu'on trouve difficilement réunies :

L'EFFICACITÉ RÉELLE et L'AGRÉMENT.

Confiants en cette double vertu, les Allemands, depuis longtemps déjà; ont adopté les dentifrices du Docteur J.-V. BONN, de Francfort; les théâtres de Paris ont imité cet exemple, et bon nombre de médecins en prescrivent l'usage; leur place est marquée au premier rang des produits de ce genre.

Ils se vendent en Elixir, — Poudre et Opiat, dont les prix sont : l'Elixir, demi-flacon (1 fr. 75 c.), flacon (3 fr.), grand flacon (5 fr.), flacon de famille (9 fr.) — Poudre, boîte de cristal (2 fr. et 1 fr. 25 c. — Opiat, boîte de cristal (2 fr.)

Nota. Ces prix sont ceux adoptés généralement pour les produits analogues ; cependant les dentifrices J.-V. BONN se recommandent, préférablement à ces derniers, en ce qu'ils sont vendus, pour le même prix, en boîtes et en flacons moitié ou un tiers plus grands.

Se trouve chez les principaux parfumeurs et coiffeurs. Dépôt général, 44, rue des Petites-Écuries, à Paris. — (Gros et détail.) — (Commission, exportation.)

—

Hygiène dentaire.

Nous sommes si convaincus de la supériorité de l'EAU DENTRIFICE composée par M. le DOCTEUR HÉNOQUE, médecin dentiste, que nous venons de nouveau en recommander l'emploi à nos lecteurs.

Sa vogue croissante s'explique par ses bons effets hygiéniques réels et constants. D'un parfum exquis, elle tient longtemps la bouche fraîche et embaumée : elle fortifie les gencives, leur conserve une teinte rosée, nettoie et blanchit les dents sans en altérer l'émail, guérit promptement celles qui sont gâtées en arrêtant les progrès de la carie et neutralise toute mauvaise haleine. Nous ne craignons pas de nous répéter en disant qu'elle calme toujours et guérit souvent les maux de dents les plus violents et qu'on l'emploie avec succès contre les ulcérations, le ramollissement, l'engorgement et l'inflammation chronique des gencives; dans les affections scorbutiques, les névralgies, les aphtes, etc.

On trouve l'Eau du docteur HÉNOQUE, rue de Richelieu, 8, et au dépôt spécial, rue Vivienne, 41.

Dr KUNTZLI.

Paris. — Imprimerie de CHARLES SCHILLER, 10, rue du Faubourg Montmartre.